

SÔSEKI

Sanshirô

Roman traduit du japonais
par Jean-Pierre Liogier



Éditions Picquier

CHAPITRE PREMIER

Quand il sort de son assoupissement, la femme a entamé la conversation avec le vieil homme. Ce vieil homme est bien le provincial monté deux stations auparavant. Sanshirô s'en souvient, car il s'est précipité vers le train qui allait s'ébranler en poussant des cris stridents, et à peine monté, il s'est empressé d'enlever sa chemise, découvrant son dos tout couvert de traces de moxas, à tel point que Sanshirô l'a observé attentivement pendant qu'il essuyait la sueur et renfilait sa chemise, jusqu'au moment où il est allé s'asseoir à côté de la femme.

La femme est dans le même wagon depuis Kyôto. Dès qu'elle est montée, l'attention de Sanshirô s'est portée sur elle. D'abord, elle a la peau brune. Depuis qu'il avait quitté Kyûshû et pris la ligne Sanyô, avec la proximité grandissante de Kyôto et d'Osaka, le teint des femmes devenait plus blanc et l'éloignement du pays natal faisait naître en lui un sentiment de nostalgie. Ainsi, quand elle est entrée dans le compartiment, il a cru voir en cette femme une alliée du sexe opposé. De fait, elle a le teint des femmes de Kyûshû.

C'est le même teint qu'Omitsu de Miwata. Omitsu ne lui a pas laissé de répit jusqu'aux derniers moments qui ont

précédé son départ. La séparation a été un grand soulagement pour lui. Mais tout compte fait, il ne voit plus d'un si mauvais œil les jeunes personnes qui lui ressemblent.

Toutefois, par les traits du visage, celle-ci a l'air beaucoup plus distinguée. La bouche est ferme. Le regard est clair. Elle n'a pas le front large d'Omitsu. C'est un visage fait pour plaire. Aussi Sanshirô lève-t-il les yeux à peu près toutes les cinq minutes pour la regarder. Il arrive même que leurs regards se rencontrent. C'est quand le vieil homme s'est assis à côté d'elle qu'il l'a observée avec attention, le plus longtemps possible. La femme a souri au vieil homme et l'a invité à s'asseoir en lui faisant une place auprès d'elle. Sanshirô s'est assoupi peu après.

Pendant qu'il dormait, la femme et le vieil homme ont entamé la conversation. Ouvrant les yeux, Sanshirô les écoute sans rien dire. La femme dit à peu près ceci :

« Les jouets qu'on trouve à Kyôto sont décidément moins chers et de meilleure qualité que ceux de Hiroshima. Profitant de mon passage à Kyôto où j'avais à faire, j'ai acheté un jouet près du temple de Takoyakushi. Je suis contente de retourner dans ma province natale voir mes enfants, après si longtemps. Mais c'est un retour forcé chez mes parents, car mon mari n'envoie plus la pension et cela m'inquiète. Mon mari a longtemps travaillé à Kure comme ouvrier dans la marine nationale, puis il est parti à Lu Shun pendant la guerre. Après la guerre, il est revenu au Japon. Puis il est reparti travailler à Ta Lien peu après, soi-disant qu'on gagne mieux sa vie là-bas. Il donnait des nouvelles et envoyait ce qu'il faut régulièrement tous les mois, mais voilà six mois que je ne reçois ni lettre ni argent. Je ne me fais pas de souci parce qu'il n'est pas d'un tempérament volage, mais je ne pourrai pas continuer à vivre comme ça bien longtemps, et je suis obligée de

rentrer chez mes parents jusqu'à ce que je reçoive de ses nouvelles. »

Le vieil homme ne connaissait pas le temple Takoyakushi et ne montra pas plus d'intérêt pour les jouets. Au début, il répondait simplement par des « oui » brefs, mais quand elle parla de Lu Shun, il fut pris d'une soudaine compassion et se mit à la plaindre avec volubilité. Il avait, lui aussi, un fils qui était parti à la guerre et n'en était jamais revenu. Il ne comprenait pas à quoi cela servait de faire la guerre.

« Si du moins les affaires marchaient mieux après, mais on y perd ses chers enfants, et les prix flambent. A quoi cela rime-t-il ? Quand tout allait bien, les gens ne partaient pas travailler à l'étranger, c'est la guerre qui nous vaut tous ces ennuis. Enfin, l'important est de garder la foi. Il est sûrement en vie et actif au travail. Il ne tardera certainement pas à revenir. »

Le vieil homme ne tarissait pas de paroles consolantes pour la femme. Peu après, le train s'arrêta. Il prit congé en lui souhaitant une bonne santé, puis il s'éloigna d'un pas alerte.

Quatre voyageurs descendirent à la suite du vieil homme, et une seule personne monta. Le wagon, qui n'était déjà pas bondé, fut soudain plongé dans un silence morne. C'était sans doute un effet de la nuit tombante. Sur le toit résonnèrent les pas des cheminots qui introduisaient les lanternes allumées. Comme s'il venait de s'en souvenir, Sanshirô se remit à piocher dans son *bentô* qu'il avait acheté à la gare précédente.

Deux minutes devaient s'être écoulées depuis que le train s'était ébranlé quand la femme se leva, passa à côté de Sanshirô et sortit précipitamment du compartiment. Il vit pour la première fois la couleur de son obi. La tête d'une truite macérée dans la bouche, il la regarda

s'éloigner. Il mangeait de bon appétit, tout en se disant qu'elle devait être allée aux toilettes.

La femme revint peu après. Cette fois-ci, il la voyait de face. Il ne restait plus grand-chose dans son *bentô*, mais il continuait à piquer soigneusement ses baguettes, la tête penchée. Il engloutit deux ou trois bouchées tout en restant sur la même impression, que la femme ne retournait pas à sa place. Il voulut s'en assurer et risqua un œil : elle était bien devant lui. Toutefois, elle se mit à bouger au moment précis où il leva les yeux. Alors qu'elle aurait dû passer à côté de lui et regagner sa place, elle se plaça juste devant lui, et penchant le corps de côté, passa le cou par la fenêtre et regarda dehors, calmement. Sanshirô vit les mèches de ses tempes soulevées par le souffle du vent.

De toutes ses forces, il jette la boîte vide de son *bentô* par la fenêtre. La fenêtre de la femme se trouve à une place de la sienne. Quand il vit le couvercle de la boîte repoussé par le vent revenir vers eux d'un battement blanc, il regretta soudain son geste et chercha à voir son visage, mais celui-ci était encore à l'extérieur du wagon. Elle rentra la tête doucement et se mit à s'essuyer le front avec son mouchoir en tissu d'indienne. En tout état de cause, Sanshirô jugea plus prudent de présenter ses excuses :

« Excusez-moi.

— Je vous en prie. »

Elle s'essuyait toujours le visage. Sanshirô ne trouva rien à ajouter, et la femme non plus. Elle passa de nouveau la tête par la fenêtre. Les trois ou quatre voyageurs ont l'air somnolents sous la lueur des lanternes. Aucun d'entre eux ne parle. On n'entend que le vacarme assourdissant du train. Sanshirô ferma les yeux.

Au bout d'un moment, il entendit la voix de la femme :

« Est-ce qu'on arrive bientôt à Nagoya ? »

Il ouvrit les yeux : elle s'était tournée vers lui et, penchée en avant, elle avait rapproché son visage du sien. Il en fut étonné.

« Oh, certainement, répondit-il sur un ton mal assuré – c'était son premier voyage à Tôkyô.

– A cette allure-là, on risque de prendre du retard ?

– J'en ai bien l'impression.

– Vous descendez à Nagoya ?

– Oui, en effet. »

Le terminus du train est Nagoya. Leur conversation est des plus banales. La femme vient de s'asseoir un peu plus loin en face. Puis on n'entendit plus que le bruit du train pendant quelques instants.

Quand le train s'arrêta à la station suivante, elle demanda à Sanshirô de prendre la peine de la conduire jusqu'à une auberge quand ils seraient rendus à Nagoya. Elle le pressait instamment, alléguant qu'il était sinistre d'y aller seule. Sanshirô comprenait bien. Cependant, il ne pouvait accepter la proposition de si bon cœur. Il hésitait beaucoup parce que c'était une inconnue, mais comme il n'avait pas non plus le courage de lui opposer un refus catégorique, il lui fit une réponse évasive. Sur ces entrefaites, le train arriva à Nagoya.

Sanshirô n'a pas à se soucier de sa grosse malle qui est enregistrée jusqu'à Shinbashi à Tôkyô. Il passe le contrôle des billets, muni d'un simple cartable de toile et d'un parapluie. Sur la tête, il porte la casquette d'été de son lycée. Toutefois, il en a arraché l'insigne pour montrer que ses études secondaires sont terminées. En plein jour, la marque laissée par l'insigne se voit nettement. La femme marche derrière lui. Il est un peu gêné à cause de sa casquette, mais il ne peut pas l'empêcher de le suivre. Pour elle, évidemment, ce n'est qu'une casquette crasseuse.

Comme le train prévu pour neuf heures et demie a eu quarante minutes de retard, il est déjà dix heures passées. Pourtant, en cette saison chaude, la ville est aussi animée qu'à la tombée de la nuit. Deux ou trois auberges se présentèrent devant leurs yeux, mais Sanshirô les trouva un peu trop bien pour eux. Imperturbable, il passa devant celle à deux étages, éclairée à l'électricité, et continua d'un pas nonchalant. Evidemment, il ignorait les lieux et ne connaissait pas sa destination. Il se dirigeait seulement vers l'obscurité. La femme le suivait en silence. C'est alors qu'il aperçut, au niveau de la deuxième maison après avoir tourné dans une rue étroite assez triste, une enseigne portant le mot *Auberge*. C'est une enseigne sale qui fera l'affaire pour l'un comme pour l'autre.

« Qu'en pensez-vous ? » demanda-t-il en se retournant vers la femme.

Comme elle acquiesçait, il s'enhardit à entrer. Il n'avait même pas eu le temps de dire qu'ils n'étaient pas ensemble, qu'un flot de paroles les submergea dès leur arrivée sur le seuil. « Bonjour, messieurs dames, entrez, je vous en prie, on vous conduit tout de suite à la chambre. Prune numéro quatre, s'il vous plaît ! » Pris de court, ils se laissèrent conduire sans dire mot vers la chambre Prune numéro quatre.

Attendant que la femme de chambre apporte le thé, ils sont assis l'un en face de l'autre, l'air absent. Quand elle apporta le thé et annonça que le bain était prêt, il n'eut pas le courage de dire que la femme n'était pas avec lui. Une serviette à la main, il s'excusa et sortit en direction de la salle de bain. Celle-ci se trouve au fond du couloir, à côté des toilettes. Il y fait sombre et l'endroit a l'air plutôt sale.

Sanshirô se dévêtit, sauta dans la baignoire et réfléchit un peu. « Me voilà dans de beaux draps », se dit-il en

s'aspergeant les épaules, lorsqu'il entendit marcher dans le couloir. Quelqu'un devait être dans les toilettes. La personne en sortit bientôt. Elle se lavait les mains. Quand elle eut terminé, elle fit grincer la porte de la salle de bain qui s'ouvrit à demi.

La femme se tient à l'entrée.

« Voulez-vous que je vous rince le dos ? demanda-t-elle.

— Non, ce n'est pas la peine ! » répondit-il d'une voix forte.

Mais elle ne sort pas. Bien plus, elle est entrée. Ce faisant, elle se met à dénouer son obi. Elle a tout l'air de vouloir partager le bain avec Sanshirô. Elle ne semble en concevoir aucune gêne particulière. Il sortit aussitôt de la baignoire. S'essuyant à la hâte, il rejoignit la chambre et s'assit sur un coussin, abasourdi de ce qui lui arrivait, lorsque la femme de chambre arriva avec le registre de l'auberge.

Sanshirô prit le registre et inscrivit avec soin : *Ogawa Sanshirô, vingt-trois ans, village de Masaki, bourg de Miyako, préfecture de Fukuoka*. Parvenu à la colonne suivante, il fut bien embarrassé. Il se dit qu'il vaudrait peut-être mieux attendre qu'elle revienne de la salle de bain, mais il n'avait pas le choix : la femme de chambre attendait. Pressé, il écrivit n'importe quoi — *nom : Hara ; âge : vingt-trois ans ; adresse : idem*. Puis il remit le registre à l'employée. Ce faisant, il agita nerveusement son éventail.

La femme revint peu après.

« Excusez-moi de vous avoir dérangé.

— Je vous en prie. »

Il sortit un carnet de son cartable et voulut continuer à écrire son journal intime. Il ne trouve rien à écrire. Il lui semble qu'il aurait beaucoup à écrire si la femme n'était pas là.

« Je sors un peu », s'excusa-t-elle.

Elle quitta la pièce. Sanshirô avait de plus en plus de mal à écrire son journal.

Sur ces entrefaites, la femme de chambre vint étendre la literie. Comme elle n'apportait qu'un *futon*, il lui dit qu'il en fallait deux séparés, mais ce fut peine perdue : elle répliqua qu'il n'y avait pas la place et que la moustiquaire était trop petite. Il avait plutôt l'air de l'importuner. Pour finir, elle alléguait que le commis était sorti mais qu'elle en apporterait un deuxième dès qu'il serait de retour. Finalement, elle ne lui laissa pas le choix, étendit le *futon* sur toute la largeur de la moustiquaire et s'en alla.

Quelques instants plus tard, la femme revint.

« Excusez-moi de vous avoir fait attendre », dit-elle.

Pendant qu'elle s'affaire dans l'ombre de la moustiquaire, on entend des objets qui s'entrechoquent. C'est sans doute le jouet qu'elle a acheté pour son enfant. Maintenant, il semble qu'elle ait renoué son *furoshiki*¹.

« Bonne nuit », lança-t-elle à Sanshirô de l'intérieur de la moustiquaire.

N'émettant qu'un « oui » bref pour toute réponse, le postérieur posé à l'entrée de la moustiquaire, Sanshirô agitait son éventail. Il se demandait s'il ne ferait pas mieux de passer la nuit dans cette position. Mais les moustiques ne lui laissaient pas de répit. Dehors, c'était intenable. Il se releva promptement, sortit de son cartable une chemise en calicot et un caleçon qu'il mit à même la peau, puis il cala le tout avec son obi bleu marine. Ensuite, il pénétra sous la moustiquaire avec deux serviettes à la main. A l'autre extrémité du *futon*, la femme agitait sans arrêt son éventail.

« Excusez-moi, je suis plutôt nerveux et je n'aime pas dormir dans le lit d'une autre personne. Permettez que je prenne mes dispositions pour éviter les puces. »

1. Grand carré de tissu à motifs décoratifs servant à l'emballage de cadeaux ou d'objets divers.

Il se mit à enrouler la partie du drap qui était de son côté en direction de la femme. Il aménagea ainsi au milieu une séparation blanche sur toute la longueur du *futon*. La femme, allongée, se tourna de l'autre côté. Fixant ainsi les limites de son domaine, il étendit les deux serviettes l'une à côté de l'autre sur la longueur, puis il s'étendit sur cette bande étroite. Cette nuit-là, les mains et les jambes de Sanshirô ne dépassèrent pas d'un centimètre le domaine étroit des serviettes. Il n'échangea aucune parole avec la femme. Tournée vers le mur, elle ne fit pas un geste non plus.

Le jour se leva enfin. Quand ils se retrouvèrent autour de la table basse, après s'être rincé le visage, la femme demanda avec un sourire :

« Vous n'avez pas eu de puces cette nuit ? »

Sanshirô répondit d'un air grave quelque chose comme « non, merci », puis, la tête baissée, il se mit à piquer sans arrêt dans la coupe pleine de raisins.

Ils réglèrent la note et sortirent. Quand ils parvinrent à la gare, la femme expliqua à Sanshirô qu'elle allait à Yokka-ichi et qu'elle prenait ensuite la ligne du Kansai. Le train de Sanshirô arriva bientôt. La femme devait attendre le sien encore un peu. Elle l'accompagna jusqu'au contrôle des billets.

« Merci pour tout... et bonne continuation ! » dit-elle en saluant poliment.

Le cartable dans une main, Sanshirô saisit sa casquette usée de l'autre et répondit simplement « au revoir ». La femme le regarda dans les yeux, puis elle reprit d'un ton posé :

« Vous n'êtes vraiment pas courageux. »

Elle avait un sourire moqueur. Sanshirô eut l'impression d'être repoussé d'une chiquenaude sur le quai de la gare. Quand il fut dans le train, ses oreilles devinrent

encore plus brûlantes. Pendant quelques instants, il se fit tout petit sans bouger. Bientôt retentit le sifflet du contrôleur d'une extrémité à l'autre du long train. Celui-ci s'ébranla. Sanshirô passa la tête par la fenêtre : la femme s'en était allée depuis longtemps. Seule la grande horloge se présenta à ses yeux. Il revint à sa place discrètement.

Dans le train, il y a une certaine affluence, mais personne ne prête attention à son comportement. Seul un homme assis un peu plus loin en face le regarda un peu pendant qu'il retournait à sa place.

Quand il sentit ce regard sur lui, Sanshirô éprouva un inexplicable sentiment d'embarras. Il ouvrit son cartable, se disant qu'une lecture le divertirait : la serviette de la veille au soir était hermétiquement calée sur le dessus. La poussant de côté, il tira du fond le premier volume qui lui tomba sous la main. C'était un recueil de Bacon auquel il ne risquait guère de comprendre quelque chose, une mince reliure de fortune qui faisait peine à voir pour Bacon lui-même. Il n'avait aucune intention de le lire dans le train, mais il avait oublié de le mettre dans la grande malle, si bien qu'il l'avait fourré au fond du cartable avec deux ou trois autres, et par malchance, il tomba sur lui.

Sanshirô ouvrit donc Bacon à la page vingt-trois. Certes, il aurait été tout aussi incapable de lire les autres livres, mais ce Bacon lui disait encore moins. Malgré tout, il ouvrit dignement le livre à la page vingt-trois et l'examina consciencieusement. Il entendait réviser devant cette page la leçon de la veille au soir.

Qui était donc cette femme ? Ce genre de femme pouvait-il donc exister sur terre ? Comment une femme pouvait-elle rester aussi calme et imperturbable ? Était-ce par manque d'éducation, était-ce de l'audace ? Ou bien était-ce de l'insouciance ? N'étant pas allé jusqu'où il aurait

pu aller, il ne savait pas ce qu'il devait en penser. Il aurait dû aller un peu plus loin. Mais il avait eu peur. Quand elle lui avait dit, en le quittant, qu'il n'était pas courageux, il s'en était étonné. Il lui avait semblé voir étalée tout à coup devant ses yeux une faiblesse vieille de vingt-trois ans. Les parents eux-mêmes ne savent pas dire les choses aussi justement.

Arrivé à ce point, Sanshirô se sentit encore plus découragé. Il avait l'impression d'avoir reçu une bastonnade magistrale de la part d'un individu peu recommandable. Il en ressentait même un embarras extrême vis-à-vis de la page vingt-trois de Bacon. — Vraiment, il n'est pas permis de se laisser abattre à ce point. Il n'y a plus d'études ou d'étudiant qui tiennent : il y va de la personnalité du sujet. Il aurait tout de même pu faire un peu mieux. Ceci dit, si l'autre manifeste un tel sans-gêne, il lui paraît inévitable, à lui qui a reçu une éducation, de réagir comme il l'a fait. Il ressort de tout cela qu'il ne devrait pas approcher les femmes de trop près. Le courage n'est pas son fort. Il se sent très mal à l'aise. C'est à croire qu'il est né infirme. Et pourtant...

Changeant soudain d'humeur, Sanshirô se souvint d'un autre univers. — Il va à Tôkyô. Il entre à l'université. Il côtoie des savants renommés. Il fréquente des étudiants qui ont reçu une éducation. Il fait des recherches en bibliothèque. Il publie des écrits. Il reçoit les ovations du public. Sa mère est contente.

Donnant ainsi libre cours aux débordements de son imagination, il en éprouva un grand réconfort et ne vit plus tellement la nécessité de plonger le nez dans la page vingt-trois. Il releva la tête : l'homme de tout à l'heure, assis en face un peu plus loin, le regardait de nouveau. Cette fois-ci, Sanshirô le regarda à son tour.

Il a une moustache fournie. C'est un homme au visage long et émâcié, qui a quelque chose d'un maître de temple.

Seul son nez droit et long fait occidental. Lorsqu'il voit ce genre d'homme, Sanshirô en fait tout de suite un professeur. Il est vêtu d'un kimono en toile *kasuri*¹ à fond blanc, soigneusement doublée d'une flanelle blanche, et porte aux pieds des *tabi*² bleu marine. Sanshirô jugea à sa mise qu'il avait en face de lui un professeur de collègue. Pour lui qui était promis à un brillant avenir, cela ne présentait pas grand intérêt. L'homme avait bien la quarantaine, il n'avait certainement plus beaucoup d'avenir devant lui.

Cet homme fume sans arrêt. La longue fumée qui sort de ses narines lui donne un air très posé. Pourtant, il se lève tout le temps pour aller aux toilettes ou je ne sais où. Il lui arrive de s'étirer en se levant. Il a l'air de s'ennuyer. Il ne semble même pas avoir envie de regarder le journal posé à côté de lui par son voisin. Intrigué, Sanshirô finit par fermer le recueil de Bacon. Il eut bien l'idée de sortir un autre livre, un roman par exemple, mais cela lui coûtait trop d'effort. Il avait plutôt envie de jeter un coup d'œil sur le journal du voyageur d'en face. Par malchance, ce dernier dormait à poings fermés.

Sanshirô tendit la main et, posant la main sur le journal, il s'adressa à l'homme à la moustache :

« Il est disponible ? »

— Sans doute, lis-le », répondit l'autre d'un air indifférent.

Pour sa part, Sanshirô, qui avait pris le journal, n'était pas indifférent. Il l'ouvrit mais n'y trouva rien de bien intéressant à lire. Il avait tout regardé en l'espace d'une ou deux minutes. Tout en le repliant soigneusement et en le remettant à sa place comme il se devait, il fit un léger salut de la tête, auquel l'autre répondit pareillement.

« Tu es au lycée ? »

1. Toile en fibres teintées avec des motifs et des ornements.

2. Chaussettes séparant le gros orteil des autres orteils et se portant avec des *geta*.

Sanshirô se réjouit qu'il ait remarqué la marque de l'insigne sur sa casquette.

« Oui.

— A Tôkyô ? demanda l'homme de nouveau.

— Non, à Kumamoto, mais... »

Il se tut. Il aurait voulu dire qu'il était étudiant mais il se ravisa, jugeant que ce n'était pas nécessaire.

« Ah bon », reprit l'autre, et il se remit aussitôt à fumer.

Il ne cherche même pas à savoir pourquoi un lycéen de Kumamoto se rend à Tôkyô à cette époque de l'année. Les lycéens de Kumamoto n'ont pas l'air de l'intéresser. C'est alors que l'homme d'en face dit tout à coup : « Hum, en effet. » Pourtant, il est certain qu'il dort, et ce ne sont pas du tout des mots prononcés pour soi. L'homme à la moustache regarda Sanshirô et se mit à rire. Sanshirô saisit l'occasion :

« Et vous-même, vous allez... »

— A Tôkyô », répondit-il simplement d'un ton posé.

Tout compte fait, il n'a plus l'air d'un professeur de collège. Pourtant, s'il voyage en troisième classe, ce n'est certainement pas quelqu'un de très important. Sanshirô n'ajouta rien.

De temps à autre, l'homme à la moustache, les bras croisés, cogne en rythme le talon avant de ses *geta*¹ sur le plancher. Il a vraiment l'air de s'ennuyer. Mais c'est un ennui qui ne donne pas envie de lier conversation.

Quand le train arriva à Toyohashi, le dormeur se leva prestement et descendit en se frottant les yeux. Sanshirô se demanda comment il trouvait le moyen de se réveiller juste au bon moment. Préoccupé de savoir s'il ne s'était pas trompé de gare en sortant de son sommeil, il regarda par la fenêtre, mais il n'en était rien : l'homme passa le contrôle sans encombre et sortit comme s'il était

1. Sandales en bois surélevées par deux « talons » ou « dents ».

parfaitement réveillé. Rassuré, Sanshirô alla s'asseoir sur la banquette d'en face. Il se trouva ainsi placé à côté de l'homme à la moustache. A son tour, celui-ci passa la tête au-dehors et acheta des pêches.

Il plaça les fruits entre eux :

« Tu n'en manges pas ? »

Sanshirô le remercia et en mangea une. L'homme à la moustache semblait aimer les pêches et mangeait gloutonnement. Il dit à Sanshirô d'en reprendre. Celui-ci en mangea encore une. Ils lièrent conversation tout en mangeant les pêches, et se mirent à parler de choses et d'autres.

D'après cet homme, la pêche est de tous les fruits le plus proche de l'ermite. Son goût est sans intérêt. D'abord, la forme du noyau est maladroite. De plus, il est plein de trous et sa morphologie est très intéressante. C'était la première fois que Sanshirô entendait une telle théorie. Il trouva que l'homme disait des choses vraiment stupides.

L'homme tint ensuite ce discours : « Shiki¹ aime beaucoup les fruits. Il est même capable d'en manger tant et plus. Il lui est arrivé de manger seize gros kakis macérés dans un tonneau à saké, et ça ne lui a rien fait. Pour moi, je me sens totalement incapable d'imiter Shiki. » Sanshirô écoutait en souriant. La seule chose qui lui parut intéressante fut d'entendre parler de Shiki. Il aurait bien voulu qu'il continue, mais l'homme enchaîna :

« Il n'y a pas à dire, quand on aime quelque chose, la main se tend toute seule, c'est inévitable. Regarde les cochons, au lieu des mains, c'est le nez qui s'allonge. On

1. Il s'agit de Masaoka Shiki (1867-1902), poète du haïku, qui « rendit à la poésie sa place au cœur de la vie intellectuelle de Meiji. Mais au fil du temps, il se révéla être l'un des prosateurs les plus remarquables de sa génération. (...) Il se lia avec Sôseki d'une amitié que rien ne viendra altérer jusqu'à la mort. » (*Dictionnaire de littérature japonaise*, J.-J. Origas.)

dit bien que si l'on attache un cochon pour qu'il ne bouge pas et qu'on lui met de la nourriture devant le groin, son groin se met à s'allonger peu à peu. Il n'y a rien de pire qu'une idée fixe », conclut-il avec un sourire malin.

Il est difficile de juger, à sa façon de parler, s'il est sérieux ou s'il plaisante.

« Enfin, on a de la chance de ne pas être des cochons. Si on avait le nez qui pousse inconsidérément vers les choses qui nous font envie, il serait déjà si long qu'on ne pourrait même plus monter dans le train, on serait bien embêtés. »

Sanshirô éclata de rire. Pourtant, chose étrange, son interlocuteur reste imperturbable.

« En réalité, c'est dangereux. Un certain Léonard de Vinci a injecté de l'arsenic dans le tronc d'un pêcher pour voir si le poison passerait dans les fruits. Quelqu'un a mangé du fruit de l'arbre et il en est mort. C'est dangereux. Si l'on n'y prend garde, c'est dangereux... » Il rassembla dans une page de journal les noyaux et les pelures des pêches qu'il avait dévorées et il jeta le tout par la fenêtre.

Cette fois-ci, c'était Sanshirô qui n'avait plus envie de rire. Il fut un peu troublé en entendant prononcer le nom de Léonard de Vinci, à quoi s'ajouta le souvenir de la femme de la veille au soir, qui lui causa je ne sais quel désagrément. Il préféra s'abstenir de répondre. Mais l'homme ne semblait prêter aucune attention à ce genre de considération.

Peu après, il se mit à l'interroger :

« Où vas-tu, à Tôkyô ?

— En fait, je ne connais pas bien, c'est la première fois... Pour l'instant, je compte aller dans une pension d'Etat.

— Alors, Kumamoto, tu...

— Je viens de terminer mes études secondaires.

— Ah bon... dit-il sans ajouter un mot de félicitation ou de satisfaction. Alors, tu commences tes études à l'université ? » demanda-t-il simplement comme la chose la plus banale qui fût.

Sanshirô trouvait cela un peu décevant. Il expédia sa réponse avec un « oui » bref.

« Quelle faculté ? insista-t-il.

— Les cours du jour.

— La faculté de droit ?

— Non, la faculté des lettres.

— Ah bon. Eh bien... »

Sanshirô éprouvait une impression étrange à chaque fois qu'il l'entendait dire « ah bon ». Ou bien c'est un homme de rang très élevé, ou bien il se moque du monde, et si ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est qu'il ne voue certainement aucun intérêt ni aucune sympathie à l'égard de l'université. Cependant, comme Sanshirô ne saurait dire lequel de ces jugements est le bon, son attitude vis-à-vis de l'homme reste des plus indécises.

Comme d'un commun accord, ils mangèrent tous deux leur *bentô* à Hamamatsu. Quand ils eurent terminé, le train était encore en gare. Par la fenêtre, on aperçoit quatre ou cinq Occidentaux qui vont et viennent le long du train. Deux d'entre eux, un couple, semble-t-il, se tiennent par la main alors qu'il fait chaud. Toute vêtue de blanc, la femme est très jolie. Sanshirô n'a vu que cinq ou six Occidentaux dans sa vie. Il en a connu deux qui étaient professeurs au lycée de Kumamoto, dont l'un, par malchance, était bossu. Quant aux femmes, il en connaît une qui est missionnaire. Elle a un visage assez pointu qui tient du brochet ou du loup de mer. Aussi, ce genre de beauté occidentale qui attire le regard n'est pas seulement une rareté, il lui paraît des plus distingués. Il est captivé par cette vue. Maintenant,

il comprend qu'ils puissent se donner des airs. Il va même jusqu'à imaginer qu'il n'en mènerait pas large s'il allait en Occident et se trouvait mêlé à ce genre de personnes. Il tâcha d'écouter leur conversation du mieux qu'il put quand ils passèrent devant la fenêtre, mais il ne comprit rien du tout. La prononciation semblait complètement différente de celle du professeur de Kumamoto.

L'homme passa la tête derrière-lui.

« Est-ce que le train va bientôt partir ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil rapide vers le couple occidental qui venait de passer. Qu'ils sont beaux », reprit-il à voix basse, puis il bâilla aussitôt.

Prenant soudain conscience de sa condition de provincial, Sanshirô s'empessa de rentrer la tête, puis il se rassit. L'homme regagna sa place.

« Les Occidentaux sont vraiment beaux », reprit-il.

Ne trouvant rien de spécial à répondre, Sanshirô se contenta d'acquiescer en souriant. Alors, l'homme à la moustache poursuivit :

« Nous autres, nous sommes à plaindre. Avec une tête pareille et déparés à ce point, cela ne sert à rien de battre les Russes et d'être une puissance de premier rang. Il n'y a qu'à voir nos bâtiments et nos jardins, ils sont du même acabit que nos têtes. Si tu vas à Tôkyô pour la première fois, tu n'as pas encore vu le mont Fuji. On va le voir bientôt, fais attention. C'est ce qu'il y a de mieux au Japon. C'est la seule chose dont on puisse se vanter. Mais ce mont Fuji, il existe dans la nature depuis les temps immémoriaux, et l'on n'y est pour rien. Ce n'est pas nous qui l'avons fait », dit-il avec un sourire narquois.

Sanshirô n'aurait jamais cru qu'un tel homme pût encore exister après la guerre russo-japonaise. Il lui sembla qu'il n'était pas tout à fait japonais.

« Mais le Japon va se développer de plus en plus », protesta-t-il.

L'homme répondit, imperturbable :

« Il périlclitera. »

Si vous osez préférer de tels propos à Kumamoto, on vous flanque une volée de bois vert sur-le-champ. Et si cela tourne mal, on vous fait passer pour un traître à la nation. Sanshirô avait grandi dans une ambiance où ce genre d'idée n'avait pas droit de cité. Aussi le soupçonna-t-il de profiter de son jeune âge pour se payer de sa tête. L'homme sourit de son air narquois, mais il gardait toujours le même ton posé pour parler. Ne sachant décidément pas ce qu'il devait en penser, Sanshirô renonça à tenir conversation et ne répondit plus.

L'homme continua :

« Tôkyô est plus grand que Kumamoto. Le Japon est plus grand que Tôkyô. Et plus grand que le Japon... » Il s'arrêta un instant et considéra Sanshirô qui écoutait attentivement :

« L'intérieur de notre tête est plus grand que le Japon, continua-t-il. Il ne faut pas être imbu de soi-même. On aura beau vouloir le bien du Japon, le favoritisme se retournera contre lui. »

En entendant ces paroles, Sanshirô eut vraiment l'impression d'avoir quitté Kumamoto pour de bon. En même temps, il se rendit compte de l'extrême lâcheté qui le caractérisait quand il était là-bas.

Sanshirô arriva à Tôkyô dans la soirée. L'homme à la moustache ne dévoila pas son nom quand ils se séparèrent. Sanshirô pensait qu'il rencontrerait ce genre d'homme un peu partout dans Tôkyô, et il ne chercha pas à connaître son identité.